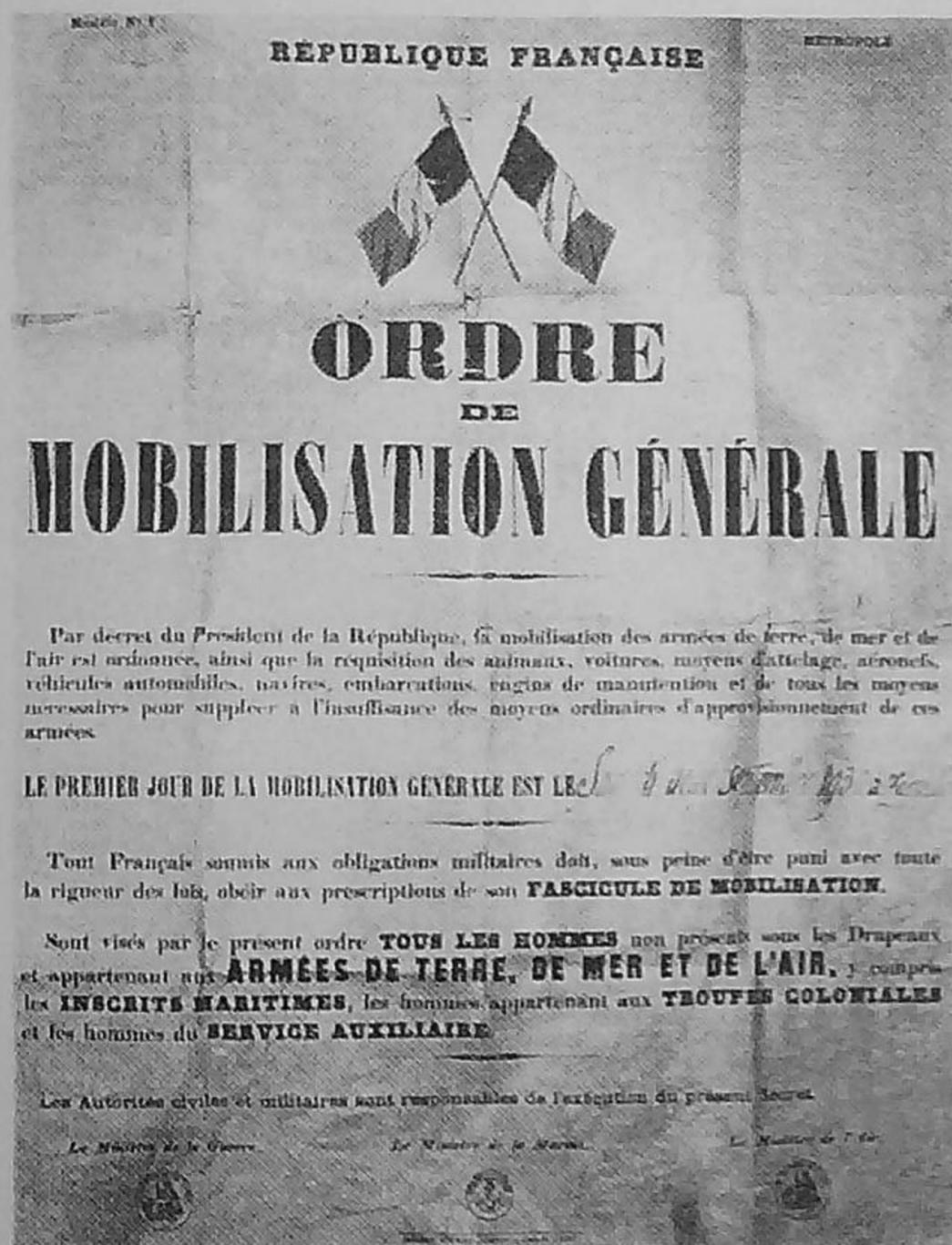


# Le Plou de Fracan

REVUE CONSACREE AU PATRIMOINE HISTORIQUE ET CULTUREL DE PLOUFRAGAN



Souvenirs d'un résistant Ploufraganais – Paul AUFRAY

# DEFENSE PASSIVE

PAUL  
COHEN



**Le Plou de Fracan :**  
Revue consacrée au patrimoine  
historique et culturel de  
Ploufragan  
éditée par l'association  
"Le Plou de Fracan"  
**Responsable de la publication :**  
Noël BROUARD  
N° ISSN : 1251 - 1587

**Siège social :**  
Bibliothèque Municipale  
Rue de Fréhel  
22440 PLOUFRAGAN  
**Mise en page et photocopies :**  
Copies 22  
2 bd Clémenceau  
22000 SAINT-BRIEUC

## EDITORIAL

### SOUVENIRS D'UN RESISTANT PLOUFRAGANAIS PAUL AUFFRAY

## Sommaire

Page 1	Editorial
Page 2	Préambule
Page 3	Petits rappels
Page 4	La résistance, ça veut dire quoi ?
Page 7	Réflexions sur un cinquantenaire
Page 9	L'enterrement
Page 11	Les femmes dans la résistance
Page 14	L'attaque de la prison de Saint-Brieuc
Page 17	Le soleil se couche à l'est
Page 22	La résistance, manière d'être ou manière de faire ?

Notre revue se consacrait, jusqu'à présent, à l'histoire et au patrimoine de Ploufragan.

Avec ce nouveau numéro, nous élargissons notre horizon pour vous présenter une série de récits qui n'ont pas eu pour cadre notre commune.

Si nous les avons retenus, c'est que l'auteur des pages qui suivent, Paul AUFFRAY, est Ploufraganais de naissance et bien connu de nombre d'entre nous pour son engagement dans la Résistance.

Sollicité lors des manifestations du 50<sup>ème</sup> anniversaire de la Libération, nos questions d'alors l'avait amené à se remettre en mémoire les détails de ce passé récent qui s'éloigne si vite. Jugeant nécessaire de coucher sur le papier ces souvenirs parfois fugaces, il s'est mis depuis à rédiger de sa plume alerte, témoignages et réflexions personnelles sur les événements qui l'ont marqué durant ces années de guerres.

Son but, modeste, est commun à tous les anciens combattants : nous rappeler que la Liberté n'est jamais acquise définitivement.

Pour cela, nous lui ouvrons bien volontiers nos colonnes, heureux de vous offrir ces quelques pages, simples et sincères.

Merci à toi, Paul, pour ce que tu as accompli hier, et pour ce que tu fais encore aujourd'hui pour défendre "une certaine idée de la Liberté et de la Fraternité".

Le Président  
Noël BROUARD

## PREAMBULE

**21 février 1916**

L'écriture de l'histoire est un exercice difficile ; chacun y recherche sa vérité, sa justification.

D'aucuns la façonnent à grands coups de décisions hautement stratégiques ou faussement mûries dans le secret des Etats Majors.

Les autres, les petits, vont la bâtir avec leur sueur, avec leur sang.

Ces deux manières se complètent comme la chèvre et le chou, les deuils et les mutilations s'accommodant mal dans la gloire.

Les livres d'histoires dans les écoles étalent les victoires, citent les défaites, les batailles célèbres avec, en supplément les dates, apprises par cœur.

La mémoire des écoliers, des étudiants, enregistre toujours les noms des généraux illustres :

- Telle victoire, c'est Hoche, Ney, Turenne, Foch
- Telle défaite, c'est Grouchy, Bazaine ou un autre.
- Pour les premiers, la gloire
- Pour les vaincus, c'est l'opprobre, la vindicte;

Des soldats, des obscurs, de ceux qui meurent, vainqueurs, vaincus, on n'en parle pas. Les victoires triomphales et les défaites amères ont la même terminologie et la même conclusion : la souffrance ; les petits le savent bien.

Ils l'ont vécue, subie, ceux de Verdun.

## PETITS RAPPELS

### SEPTEMBRE 1939

Un monde finissait : la 2<sup>ème</sup> guerre qui allait devenir mondiale commençait ; un dictateur fou lançait son peuple dans une aventure aux conséquences incalculables.

En un mois, le sort de la Pologne étant réglé, il pouvait se retourner vers l'Ouest, vers le Rhin, mais l'hiver approchait et il lui fallait digérer sa première proie.

Tout l'hiver, des patrouilles de corps francs allaient ramper dans les taillis et les chemins creux séparant les Allemands des Français.

Les communiqués des Etats Majors ne claironnaient pas les victoires et n'auraient pas besoin de camoufler les défaites. -RAS diraient-ils...

### MAI 1940

L'armée nazie envahissait la Hollande et la Belgique, vieille habitude guerrière lui permettant de contourner la frontière commune avec la France ; la ligne Maginot devenait obsolète.

Sous les coups de boutoir assenés avec tout le poids d'un matériel moderne, savamment utilisé, les troupes Françaises résistaient d'une façon héroïque, hélas, avec peu de moyens face à ce déferlement les prenant au dépourvu.

Les blindés nazis écrasaient les lignes françaises déjà martelées par les stukas, ces avions torpilleurs qui piquaient vers le sol dans un bruit terrifiant avant de lâcher leurs chapelets de bombes dévastatrices.

La résistance, c'était déjà un mot au goût sanglant, la résistance ne suffisait pas pour arrêter l'ennemi.

En juin, l'homme à la petite moustache paraissait à la tête de ses guerriers défilant sous l'Arc de Triomphe, à Paris

### LE 18 JUIN

L'armistice était signée.

Le 18 juin, une autre résistance, d'abord timide, allait se lever ; 1 500 000 jeunes français seraient prisonniers des barbelés. Ils resteraient pendant cinq années les otages du dictateur fou.

## EN 1998, LA RESISTANCE, CA VEUT DIRE QUOI ?

Le dictionnaire Larousse en donne plusieurs définitions, dont celle-ci : « Nom générique donné pendant la deuxième guerre mondiale à l'ensemble des mouvements civils ou militaires décidés à s'opposer clandestinement à toute action ou tout ordre de l'ennemi et à la politique du gouvernement de vichy ».

Cette dernière définition a été créée et écrite par une poignée d'hommes, souvent en lettres de sang.

Hélas, les combattants qui l'ont écrite ainsi ne peuvent témoigner, c'est à ceux qui restent de parler en leur nom, tâche peu facile, les grandes voix se faisant un peu plus chaque année.

Les aléas de la vie ont fragilisé certains de nos camarades surtout les plus anciens. Ceux-là ont choisi le silence et l'oubli et je ne me sens pas le droit de vous donner leurs noms.

Pourquoi être résistant ?

Pourquoi être résistant plutôt que collaborateur ou milicien ?

Pour nous le choix ne s'est pas passé :

Nous étions d'une génération dont les pères ou les oncles avaient lutté durant de longues années contre un ennemi implacable et tenace. Ils avaient souffert et peu d'entre eux étaient revenus indemnes. Notre jeunesse avait été nourrie de leurs récits – quand ils voulaient bien se décider à raconter.

Etre résistant signifiait le rejet sans appel d'une dictature qu'Hitler et ses séides voulaient imposer à la France et à l'Europe entière.

Mais comment y rentrer ?

C'est vrai qu'il fallait en trouver la clef, les demandes de volontaires n'étaient pas affichées sur les panneaux publicitaires.

C'était souvent au hasard d'un contact, d'une conversation entre camarades..., mais il n'était pas question de signer un quelconque engagement au bas d'un contrat officiel dûment paraphé. Notre armée vivait dans la clandestinité et, à la base, chaque troupe ignorait l'autre.

Le but de la résistance, sa finalité, c'était d'aider les Alliés à chasser l'envahisseur – Les motivations pouvant se révéler différentes, chacun suivant un cheminement personnel.

La politique, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, n'y avait pas trop sa place.

Il y a eu des résistants dans tous les milieux ; les cheminots n'en n'avaient pas le monopole. Par contre, il y a eu très peu de collabos dans cette corporation.

Tous les cheminots n'étaient pas des résistants, loin s'en faut. Nous devons bien reconnaître qu'à la libération, et surtout après, le chiffre a explosé, à moins que l'on considère qu'une résis-

tance très fortement passive donne droit à ce titre...

Je peux vous dire qu'en ce qui me concerne, je me suis engagé dans la résistance en Mars 1942, j'avais tout juste dix neuf ans, je n'étais pas encore cheminot, je le deviendrais peu de temps après. A partir de cette date, la tranquillité pour moi...et pour la famille, c'était fini, l'angoisse commençait.

Avez-vous remarqué au hasard de vos promenades estivales dans la campagne, des petites stèles ou d'humbles croix dressées au croisement de deux chemins ?

Peut-être vous êtes-vous arrêtés pour déchiffrer avec une légère compassion la dizaine de noms inscrits sur la pierre. Ces inscriptions sont figées là, depuis plus d'un demi-siècle.

C'étaient nos copains, comme nous, ils avaient vingt ans, quelquefois plus, souvent moins. Comme nous, ils ne demandaient qu'à dérouler une vie paisible, sans héroïsme, sans lâcheté.

La mort en a décidé autrement. La mort affreuse après des tortures que vous ne pouvez imaginer, les sbires de la Gestapo, étaient des spécialistes affirmés.

Leurs restes exhumés après le départ de l'ennemi, en portaient le terrible témoignage.

Au moment des commémorations de Juin 1944, j'ai entendu une personne dire devant moi que l'argent dépensé pour ces festivités eût été plus utile ailleurs.

Je veux bien, après tout, chacun son opinion.

Cependant, je me suis demandé si la famille de cette personne avait eu le courage ou l'opportunité de lutter avec les combattants de l'ombre.

Eh bien, à cette question, je me suis répondu : Non.

Quelles furent les actions des cheminots dans la résistance ou plutôt quelle fût l'implication des cheminots dans ces actions. Les sabotages à l'intérieur des installations ne pouvaient être que l'œuvre de gars bien au courant des points sensibles. Il y a eu des sabotages discrets, peu spectaculaires, mais aussi risqués s'ils étaient découverts.

Il y a eu des actions... explosives, qui secouaient toute la ville, certaines nuits, les gens disaient : « C'est un coup des cheminots ». Des camarades, à la maturité plus affirmée que la notre, envisageaient, étudiaient les opérations que nous exécutions du mieux que nous pouvions, au nez et à la barbe des allemands.

Nous n'étions pourtant pas différents des autres jeunes gens qui regardaient, comme dans un match, la partie se

dérouler en encourageant leur équipe préférée.

Non, nous n'étions pas des héros au long cours.

Nous prenions les bons moments d'une existence rendue précaire par la folie d'un régime bâti pour durer mille ans !!!

Nos actions étaient ponctuelles, bien ciblées, bien réfléchies. Il n'aurait servi à rien de fanfaronner, là n'était pas notre but, nous avions le bon sens de celui qui travaille. C'est ainsi que nous avons fait sauter dans la nuit du 19 avril 1944 plusieurs installations et locomotives dans le dépôt.

Quelques jours plus tard, rebelote, avec le même succès.

D'autres sabotages plus mineurs si l'on peut dire, ont été exécutés, tout aussi réussis. Nous avons participé, nous les cheminots, à bien d'autres actions – tel que le plastiquage de pylônes électriques dans le secteur de la Vallée du Gouët et du Tertre Notre Dame...

Si vous y tenez, je pourrai vous en faire le récit tout au moins pour un ou deux, pour ne pas abuser de votre temps.

Cependant, la résistance avait ses risques, et des gros. La Gestapo et la Milice Française utilisaient tous les moyens pour nous traquer, depuis la lâche dénonciation anonyme jusqu'à l'infiltration dans un groupe. J'en sais un peu quelque chose, ayant dû me cacher durant quinze jours du côté d'Allineuc.

D'autres camarades n'ont pu échapper.

Quelques jeunes, seulement résistants dans leurs intentions, ont été raflés à la sortie des cinémas. Les uns et les autres ont été envoyés en « vacances » en Allemagne, à Auschwitz, Buchenwald et autres hauts-lieux. Ils n'en reviendraient pas tous.

Ceux qui retrouvaient leurs familles n'auraient en arrivant qu'un lointain cousinage avec l'espèce humaine. Ils reprendraient leur métier et essaieraient d'oublier les horreurs qu'ils avaient vécues. Comme nous, ils se tairaient durant de nombreuses années pour essayer de bâtir ou de rebâtir une existence dont le passé leur collait à la peau.

Certains réussiraient, d'autres non.

Je crois que lorsque l'on parle de la résistance, l'important n'est peut-être pas d'en signaler les exploits mais plutôt d'en extraire le vécu au quotidien, l'un étant le corollaire de l'autre : du mérite à l'exploit, il n'y a souvent qu'affaire de circonstance.

Le vécu au quotidien, c'était la vie, la vie toute simple, de même apparence que celle du voisin, à la différence essentielle que par notre engagement, la pièce se jouait dans les coulisses.

Comme je vous l'ai dit, l'héroïsme n'était pas de notre fait, nous étions plutôt calculateurs, nous pesions le pour et le contre, sauf actions indispensables et impératives.

Nous, pour nous, les héros, ce sont nos morts. Ils ne se

battaient même pas pour défendre un butin, ils n'avaient rien, qu'une certaine idée de la liberté et de la fraternité.

Pour la seule année 1944, les cheminots ont procédé à 3136 sabotages par explosifs, provoqué 834 déraillements et 972 sabotages divers : erreurs d'aiguillages, changement d'étiquettes de destinations sur les wagons, immobilisation de locomotives dans les dépôts par retrait de pièces essentielles...

De 1940 à 1945, les cheminots compteront 300 fusillés, des centaines également de déportés. Laissez-moi vous lire quelques lignes extraites du livre de souvenirs d'un ancien déporté au camp de Neurengam. Il s'était fait prendre du côté de Chatelaudren et, après les interrogatoires menés par les spécialistes de la Gestapo, expédié là-bas.

Après avoir souffert épouvantablement avec ses camarades, le camp fin avril 1945 était replié pour fuir l'avance des troupes alliées.

Ils seraient empilés dans des trains, intitulés depuis les trains de la mort. Je cite : *"Au deuxième jour a succédé la troisième nuit. Dans chaque wagon, les morts augmentaient d'heure en heure. L'odeur des cadavres et des plaies purulents nous faisait sombrer dans une sorte d'ivresse hébétée.*

*La tinette, au centre du wagon, est devenue à peu près inutile : l'absence de nourriture a presque complètement guéri la dysenterie dont nous étions tous atteints, la longue déshydratation a presque tari l'urine. Recroquevillés, les genoux rame-*

*nés contre les épaules, nous pensons être à la limite de la compression, alors, on s'al-*

*longe sur les cadavres : c'est moins dur et leur fraîcheur nous aide à supporter la chaleur du wagon".*

Plus loin : *"Le corps d'un russe est allongé au milieu du wagon, il a déjà subi les attaques sauvages de ses compatriotes qui l'ont égorgé pour boire son sang".*

Puis : *"Deux cadavres appartenant au quartier slave ont la poitrine ouverte à la place du cœur.*

Plus loin encore : *"L'odeur des morts et des plaies nous rendait ivres et fous et comme les cadavres sont moins durs que le bois, on s'allonge sur eux. Les plus faibles se laissent étouffer, ils n'ont plus la force de se défendre".*

Cela se passe de commentaires !

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*

## REFLEXIONS SUR UN CINQUANTENAIRE

Les festivités du Cinquantaire commémorent une période significative de l'histoire de notre pays.

Cinquante années ont égrené leurs jours depuis la libération. Cinquante années pendant lesquelles notre mémoire a continué d'engranger des souvenirs : souvenirs de fêtes, de joies, mais aussi de peines, de souffrances, de deuils.

Le temps a souvent effiloché les joies, apaisé les chagrins.

Pour beaucoup d'entre nous, les jeunes de la libération, nous gardions au fond de nous-mêmes, comme de vieilles hardes usagées dont on ne peut se séparer, le souvenir de ces instants joyeux ou tragiques, toujours exaltants et qui, probablement, ne demandaient qu'à resurgir.

Des témoignages de survivants de cette époque sont venus et viennent encore apporter leur humble contribution pour l'exacte compréhension de cette période, chacun sachant bien que si les grands écrivent l'histoire, les petits la bâtissent.

Combien d'autres camarades auraient eu à dire ou à écrire, chaque être ayant cheminé selon ses possibilités, son caractère, les circonstances ; hélas, les humbles n'ont pas plus d'écrits que d'archives familiales.

Et puis, peut-être se disaient-ils, comme leurs pères avant eux, que ces histoires, pas forcément très gaies, n'intéresseraient personne. D'autres encore se sont tus, ceux qui écrivaient n'ont pu terminer le dernier chapitre d'un ouvrage que personne n'a poursuivi.

Il fallait bien bâtir sa vie, ou la rebâtir.

Quelques camarades n'y sont pas parvenus, les maladies, les blessures handicapantes, ou les sévices dans les "Camps" les ayant brisés. La majorité des survivants a repris sa route, comme leurs pères l'avaient fait avant eux en 1918...

Et maintenant ?

Les images du passé que nous ressortons des tiroirs lorsque le temps du dehors se fait maussade nous rappellent que nous avons vingt ans en ces années furieuses.

Cinquante années, c'est une goutte d'eau dans l'histoire.

C'est beaucoup pour une pauvre carcasse !

Des photos de groupe, des noms refont surface : copains de jeunesse, copains de la Résistance, copains des tranchées, copains de guerre, et aussi copains disparus, oubliés.

Que défendaient-ils ? Petits

paysans, ouvriers ou modestes employés. Leurs parents, pour la plupart d'entre eux, n'étaient même pas propriétaires du modeste logement abritant leur famille.

Ce qu'ils défendaient, c'était bien plus que cela.

Toi, Jean Glâtre, avec Max Le Bail, Léon Le Du, Raymond Le Flour, Jules Yannou, Mordelet, Mallédant, moi-même et quelques autres, tu avais donné l'assaut à la prison de St Briec le 1<sup>er</sup> Août 1944.

Tu viens d'être enterré en décembre dernier et le moins que l'on puisse dire, dans la plus totale discrétion !

Un drapeau tricolore, déniché avec bien du mal a pu tout de même envelopper de ses plis ta dépouille pour un dernier adieu de ta patrie.

Les vivants ont le devoir d'enterrer leurs morts, qui ne sont pas toujours d'un bon compagnonnage, mais ils n'ont pas le droit de les faire mourir deux fois en les oubliant.

De nos groupes de résistance, à St Briec, à Ploufragan... les rangs se sont singulièrement éclaircis, ceux qui restent sont toujours vaillants, ou essaient de l'être.

Mais il reste en nous, malgré les rides, les cheveux blancs ou grisonnants, la chaleur de notre amitié, la fer-

veur de notre premier engagement ; nous savions pour quoi nous combattions. Nous étions conscients que nous luttons non pas contre un peuple, mais contre une idéologie dévoyée, répandue également dans notre pays. Ces gens là ne savaient pas que leur patriotisme était utilisé comme un prétexte, un rideau de fumée pour l'appétit de leurs dirigeants.

Toutes ces manifestations du Cinquanteaire ont aussi permis à quelques-uns de se retrouver, de renouer des amitiés perdues.

Quantité de jeunes se sont montrés curieux, intéressés, cherchant à comprendre, à approfondir les motivations de leurs aînés, souvent étonnés d'apprendre au bout de tant

d'années que leur père, leur oncle, ou un voisin connu, avait tant de fois risqué sa vie pour en sauver d'autres.

Le Cinquanteaire agissait comme un révélateur. Des comités de quartier se sont créés à Ploufragan, à St Briec, dans les communes avoisinantes pour recueillir d'autres témoignages, des photos inédites. Un grand élan a été donné pour que la mémoire d'un peuple puisse conserver précieusement une certaine idée de la liberté pour la défense de laquelle nous avons engagé la nôtre.

Une liberté, une fraternité, jamais acquises définitivement.

L'histoire passée et contemporaine l'ont démontré et

le démontreront toujours.

Nous, les anciens combattants, nous voudrions, sans grands mots, vous faire passer ce message. Ne versez pas dans les idéologies, mais fixez-vous un idéal.

Restez vigilants, ne laissez pas l'intolérance s'emparer de vos esprits

Soyez fraternels, généreux, solidaires.

Voilà des idées qu'il est bon de défendre.

C'est ce que nous avons essayé de faire, un peu, en d'autres temps.

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*

## L'ENTERREMENT

Les derniers combats qui avaient précédé et accompagné la libération de notre Région étaient terminés, le grand tumulte de ces jours inoubliables s'était apaisé.

Ce jour là, un grand rassemblement devait se tenir dans notre cité.

Nous enterrions nos morts.

La journée, en ce début d'août 1944, promettait d'être belle et ensoleillée, peu à l'unisson de la cérémonie prévue dans la matinée.

Le 11 juillet 1944, un enfant qui jouait dans les environs de l'usine Tanvez, près de Guingamp, avait vu un bras humain dépassant de la terre. Affolé, il avait couru

chez le garde pour lui raconter sa découverte ; celui-ci était allé prévenir le directeur de l'usine.

Les ouvriers avaient alors dégagé ce qui s'avérait être une fosse.

17 cadavres jetés pêle-mêle les uns sur les autres en avaient été retirés. Pour la plupart, nous les connaissions:

**METAIRIE** fils, âgé de 17 ans (il avait un œil complètement retourné, toutes les dents arrachées, le bas du visage déformé, des traces de coups dans le dos, brûlures sur le ventre et sur les omoplates faites par un fer à repasser). Il n'a pu être reconnu que par ces effets, les témoins croyaient qu'il s'agissait d'un homme de 45 ans.

**Marcel LE ROUX** de Ploubezre, avait les ongles des mains arrachés.

**Jean LE QUERE** de Plounevez-Moëdec, ongles arrachés et le visage tuméfié par les coups.

**Jean LE DU** de Plougouven, **Robert HAMEL** de Créhen, **Jean CARO** de Landéhen avaient eu le nez et les dents cassés à coups de crosse.

**Emile LE GUENNEC**, un côté de la tête écrasé à coup de crosse.

**L'Abbé FLEURY** avait la figure cassée à coup de crosse.

**METAIRIE** père, tout aussi abîmé.

Les autres victimes avaient été torturées de la même façon.

Apparemment, ces 17 résistants n'étaient pas passés en jugement devant un tribunal militaire. C'est probablement Müller, le chef de la sûreté allemande à St Briec qui les avait fait torturer et exécuter.

Ce Müller avait failli m'avoir en juin 1944. J'avais dû me cacher durant une quinzaine de jours chez des fermiers du côté d'Allineuc. C'est une vieille rebouteuse de la Vallée de Gouëdic, Marguerite Le

Roux, chez laquelle je me faisais soigner après ma blessure de début juin, qui m'avait avisé que ce monsieur était à mes trousses.

Ce triste sire n'a jamais été retrouvé...

Vers dix heures du matin, la foule était déjà considérable sur les trottoirs et sur la place de la Préfecture où devait se rendre le convoi funèbre.

Les carillons de la victoire

s'étaient tus, le glas de toutes les églises résonnaient sur la ville pour accompagner de ses notes infiniment tristes le dernier cheminement de nos compagnons de combat. Je suivais les cercueils, en compagnie de plusieurs camarades cheminots, tel François Barazer qui m'aidait à porter une énorme gerbe.

Les familles nous suivaient immédiatement. La chaleur et l'état des victimes rendaient l'odeur insupportable, je dois

dire que nous avons dans la gorge le goût de la cendre des morts.

La cérémonie et l'hommage furent grandioses mais je me demande encore comment firent les proches des

suppliciés pour tenir jusqu'au bout !

Depuis des années, quelquefois un demi siècle, des rues, des places publiques, ou des squares portent les noms de nos camarades.

Nous ne souhaitons qu'une chose, nous leurs porteparoles, c'est que l'on ne leur donne pas le nom d'une impasse – Ce serait trop triste !

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*

## LES FEMMES DANS LA RESISTANCE

### Pour l'année 1997

Le rôle des femmes fut le thème du concours national de la résistance.

A juste raison car, si leurs actions furent souvent moins spectaculaires, leur soutien et leur engagement s'avéraient indispensables dans la lutte, souterraine ou au grand jour, menée contre l'occupant ; et les nazis le savaient si bien que les camps de la mort, en particulier Ravensbrück, étaient remplis de ces femmes courageuses qui s'étaient fait prendre en compagnie de leurs maris, de leurs frères, de leurs enfants ou de leurs parents.

Combien de ces femmes auraient à raconter – bien mieux que moi !- mais, par une pudeur toute féminine et un effacement volontaire, elles se sont tues, après avoir bâti ou reconstitué des foyers pour relancer la vie, tout simplement. Elles avaient décidé d'assumer cette mission.

J'imagine que dans certaines familles, les enfants ne sont pas toujours au courant d'un passé dont le tumulte et la souffrance ont marqué profondément la mémoire de leurs mères ou de leurs "mamies" aux cheveux blancs.

Quelquefois, à la télé, certaines viennent témoigner et je suis toujours ému de l'esprit qui les anime, je n'y trouve pas de parole de haine, qu'après tout, elles auraient pu garder après des épreuves inracontables.

Au contraire, ce sont toujours des mots simples, s'adressant autant au cœur qu'à l'esprit, des phrases qui redonneraient plutôt l'espoir que la désespérance.

Sans doute l'instinct de vie est-il plus intimement ancré chez nos compagnes ? A chacun d'en juger. L'hommage qui leur fut rendu ne s'adressa pas simplement à celles qui furent les plus connues, car s'il y a des porte-drapeaux et des porte-paroles, il y a beaucoup plus d'anonymes dans une troupe.

Permettez-moi d'avoir une pensée pour ma mère, et à travers elle, à toutes les mères de mes camarades de combat.

Ce n'était pas une héroïne, pas plus que son mari et deux de ses fils engagés. Elle n'a jamais rien fait de spectaculaire, si ce n'est partager nos jours, et surtout nos angoisses, car ne nous y trompons pas, si nous étions pris, toute la famille trinquait, or nous étions cinq enfants ou jeunes hommes. Pour autant, elle n'a jamais cherché à nous dissuader de notre engagement, bien au contraire, elle estimait accomplir son devoir ainsi que bien d'autres mères de familles dans son cas.

Cela aussi, c'était une forme de résistance.

D'autres femmes, plus jeunes, quelquefois plus âgées, ont participé plus directement à la lutte.

Ainsi, Joséphine Gicquel de Trégomeur, qui, dans un champ voit un avion anglais en difficulté, puis quelques instants après, aperçoit un aviateur se balançant au bout de son parachute, elle accourt, aide le pilote à se débarrasser de sa corolle encombrante, et le dirige en lieu sûr pour le mettre à l'abri des recherches. C'était en décembre 1942. Elle savait quel risque elle prenait, elle n'a pas hésité.

Ce même mois, Madame Faubel de Lanvollon, cache plusieurs aviateurs alliés durant plusieurs jours avant de pouvoir les faire diriger vers une filière d'évasion organisée à Nantes par Madame De Bondy.

Une dame de Guingamp, Madame Le Meur, qui détenait un poste émetteur, fut arrêtée par la police allemande avec la suite que cela suppose.

Que dire de la "Bande à Sidonie", affiliée au groupe 31 de l'Intelligence Service, dirigée par Suzanne Wilborts, dite "Sidonie", habitant Bréhat.

La bande comprend des hommes et des femmes, parmi lesquelles :

Suzanne Wilborts, sa fille Yvette, Mademoiselle Le Roy, Madame Marchais de Lanvallon, Madame Tilly de Bégard, Mademoiselle Jaffres de Kérity, Madame Allain de Langoat, d'autres encore.

En 1942, la bande à Sidonie est arrêtée après les interrogatoires pratiqués par les maîtres de la question.

Le jugement tombe : c'est Ravensbrück, sauf pour trois d'entre elles qui seront condamnées à mort.

Ravensbrück, je ne vous raconte pas, il faut y avoir passé.

Une autre jeune femme conduit un radio Irlandais, Jim Mac Milan, jusqu'à Ploufragan où il passe une nuit, puis de là, sur Rennes et Nantes, par le train, où Madame De Bondy le recueille. Inutile de dire qu'une telle mission exigeait un courage hors du commun vous en conviendrez!

Yvette Le Queinnec : jeune femme pleine de vie elle aussi, dénoncée et arrêtée lors d'un rendez-vous en janvier 1944. Elle subit durant deux mois tortures et sévices par la Gestapo, et, hélas, par la police Française, sous les ordres du tortionnaire David, puis est déportée.

Considérée comme juive, elle rejoint Auschwitz sous le pseudonyme "d'Anne la Nationale". Elle va faire l'admiration de ses compagnes avant de succomber misérablement le 29 mai 1944.

Mireille Chrysotome, vingt ans, Simone Le Roy, Christiane, furent agents de liaison, missions délicates souvent confiées à des femmes avides d'engagement, désireuses de servir auprès de leurs compagnons.

Mireille sera arrêtée à St Nicolas du Pelem, le 10 juillet 1944. Une dame de Ploufragan m'a confié que ce jour là, elle-même habitant St Nicolas du Pelem, elle était descendue à bicyclette faire quelques commissions.  
Je la laisse raconter :

*"J'avais quatorze ans à l'époque, mais je revois la scène comme si c'était hier. J'avais un pot de lait accroché sur le guidon et je suivais ma route tranquillement. Tout à coup, un rassemblement de soldats allemands devant moi. Ils me crient "Raust...Schull", autrement dit "Fichez le camp en vitesse".*

*J'ai eu le temps de voir au bord de la route, assise près d'une bicyclette, une jeune fille d'une vingtaine d'années. Devant elle, deux ou trois militaires l'avaient en joue.*

*J'ai pu croiser son regard avant de m'en retourner, je crois y avoir lu du défi mais aussi de la peur, de la souffrance.*

*Je ne savais pas qu'elle s'appelait Mireille.*

Son corps sera découvert, torturé et criblé de balles le 28 octobre 1944, sous les futaies de la forêt de Lorges.

Jeanne Boisard recueille un aviateur à Gomenech, elle sera dénoncée. Déportée à Ravensbrück, elle s'éteint d'épuisement le 31 mai 1945. Son avenir s'arrêtait là.

Marie Paulette Ropers, née en 1925, entre dans la résistance le 1<sup>er</sup> novembre 1943. Secrétaire, agent de liaison, elle participe avec le maquis de Plouha aux combats de Plouha et de Plélo, avec sa sœur Yvonne, née en 1921, Madame Josse, Madame Le Gall, sa fille de Guingamp, arrêtées par la Gestapo, périssent à Ravensbrück.

Marie Agnès Turpin, de Binic, assura la liaison en avril 1944 dans le secteur de St Quay.

A Peumerit Quintin, Simone Le Goffic de Trémagat, Aimée Pouhaër de Plouec, Jeanne et Hélène Mahé de Pontrieux, Marie Chika de Pontrieux, acheminent le courrier à travers les lignes allemandes, transportant même des postes émetteurs sur leurs bicyclettes.

Dans le réseau Sheibum, seront hébergeuses et guides des aviateurs : Madame Chareton, Madame Lefeuvre, Madame Cardinal, Madame Gourio, Mademoiselle Josse...

A St Quay, Mesdames Bringuet, Ligeron, Quillien, Courapied risquaient leurs vies en hébergeant des aviateurs alliés.

A Pludual, Mademoiselle Denise Arthur, secrétaire de mairie, fabriquait des faux papiers. Maquis de Kerloc'h : Yvonne Le Cam, Anne Godest, Madame Le Roux.

Marie-Thérèse Le Bail à St Briec assurait des liaisons et transportait de l'armement, son père n'était autre que Max Le Bail, l'un des investigateurs de l'attaque de la prison.

Beaucoup d'autres femmes ont participé à la lutte à St Briec, dans ce département, en Bre-

tagne, en France, en Europe, par engagement personnel, souvent par engagement familial ; la plupart du temps, elles avaient vécu leur jeunesse dans des foyers où les mots liberté et patriotisme avaient un sens.

Elles n'ont pas hésité à risquer ou à sacrifier leur vie, l'hommage qui leur est rendu n'est que simple justice.

Voilà quarante noms ; parmi elles peu de survivants.

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*

# 1<sup>er</sup> AOÛT 1944 – L'ATTAQUE DE LA PRISON DE St BRIEUC

Vers la fin juillet, les troupes américaines approchaient de St Briec : la supériorité en matériel avait fini par faire la différence, le Général Patton avait percé la défense allemande à Avranches. A leur tour, les forces allemandes, comme les Français en mai 1940, pliaient sous le poids des blindés et de l'aviation alliée.

A la prison de St Briec croupissaient un certain nombre de camarades, connus ou inconnus, emprisonnés en attente de jugement ou de départ vers les camps de la mort. Ils avaient été pris dans des actions de résistance ou ramassés suite à dénonciations aussi lâches qu'anonymes. La milice Française ou la gestapo allemande avaient bien fait leur travail.

Ils avaient tous subi les "interrogatoires" des policiers gestapistes et depuis, quelques uns se trouvaient grabataires, au point que des copains devaient les porter pour aller aux toilettes.

Mettaient-ils quelque espoir dans l'avance des armées alliées ?

Pas sûr ! Les nazis n'avaient pas pour habitude de laisser traîner des "objets encombrants". Des chamiers se découvraient un peu partout : sur Uzel, Ploëuc, la Malaunay, les copains pouvaient donc penser que leur sort serait réglé avant peu, et de la même façon.

C'est dans les dernières semaines de juillet que la sentence tomba : ils étaient tous condamnés : dix neuf seraient fusillés, quinze rejoindraient les camps de concentration !

L'exécution de la sentence était prévue pour le deux août. Les résistants furent mis au courant. Aussitôt quelques-uns s'activèrent pour monter un projet afin de libérer par n'importe quel moyen nos camarades en piètre posture.

C'est ainsi que fût décidée l'attaque de la prison de St Briec. Plusieurs groupes furent contactés, mais soit ils manquaient d'armement, soit ils étaient engagés dans d'autres opérations. Il en restait peu de disponibles.

N'oublions pas non plus qu'avant la libération, le nombre de résistants était infiniment moins nombreux qu'après l'arrivée des américains... simple petite parenthèse.

C'était un dimanche je crois. Je ne sais pourquoi je me trouvais à la maison, chez les parents, faisant un peu d'exercice pour forcer les articulations encore un peu réticentes de mon pied droit qui se remettait petit à petit d'une blessure par balle de 5 juin 1944, la nuit du débarquement.

Je me rappelais ce fameux jour, ou plutôt ce fameux soir. Je crois que j'avais battu le

record de Bretagne pour franchir un ruisseau marécageux en me sauvant.

Nous étions engagés à trois dans une action un peu téméraire. L'affaire n'avait pas tourné à notre avantage, et nous n'avions pas joué les héros inutilement, un blessé suffisait largement. L'arrivée à la maison avait manqué de panache et je n'avais pas non plus trop envie de rire ! L'ennui, je boitillais depuis, mais je m'en remettrais.

Tout à coup, un de mes frères, le plus jeune, qui était devant la maison, sur la rue, a discuté avec deux ou trois copains, accourt vers moi et me dit : "il y a un monsieur dans la rue qui a demandé à Mme Guilcher où tu habitais, elle l'a aiguillé un peu plus loin et m'a vite prévenu".

De toute façon, si ce monsieur voulait me trouver, c'était facile, et puis, s'il était seul, c'était moins dangereux. Quelques minutes plus tard, en effet, un monsieur d'une quarantaine d'années, distingué, et chapeauté apparent au pignon de la maison :

"Monsieur Paul Auffray ?" me demande t-il.

"Oui, c'est moi" ai-je répondu (que répondre d'autre !). Je me disais il a l'air sympa... mais ?

"Pourrai-je m'entretenir avec vous ?"

Oui entrez. Maman, veux-tu dire à Marcel que je suis occupé ?

Marcel était un copain de résistance, il allait devoir veill-

ler au grain avec mes deux jeunes frères.

Le monsieur a souri et n'a pas paru surpris, au contraire. Nous avons bavardé, lui ne se livrant pas trop, parlant de tout et de rien, moi ne répondant qu'évasivement.

Peu à peu il a cité des noms, des anecdotes que seuls les initiés pouvaient connaître. Pour finir, il m'a expliqué le projet envisagé pour sauver les camarades emprisonnés. Je lui ai demandé ce qu'il attendait de moi, à la vérité j'avais deviné. *"Voilà, me dit-il, il faut des gars déterminés. L'opération, je ne le cache pas, est infiniment risquée mais il n'y a pas d'autres moyens. J'ai pensé à votre groupe de Ploufragan, vous semblez former une sacrée équipe"*

En effet, notre groupe, composé pour une bonne moitié de jeunes cheminots, avait déjà fait du bon travail. Dans la même journée, nous sommes allés voir un camarade qui avait intégré le groupe en avril ou mai.

C'était un gars plus âgé que nous ; il s'était battu sur l'Aisne en mai-juin 1945 avec le 71<sup>ème</sup> RI et avait une certaine expérience des combats. Il s'appelait Jean Glâtre et habitait les Villes Moisan.

Puis, de là, nous nous sommes rendus chez Raymond Le Flour, un autre Ploufraganais. Nous avons un autre gros avantage sur bien des résistants : nous étions abondamment pourvus depuis quelques jours, en armement et munitions de toutes sortes, et nous savions les utiliser. J'avais même des

pains de plastic et des détonateurs, de quoi faire sauter la maison et une partie du Tertre de la Villette.

Nous nous retrouvions à trois de notre groupe pour aider à libérer les emprisonnés.

Après une réunion au café de l'Espérance, derrière l'église St Michel à St Briec, nous nous retrouvions le 31 juillet au café de la Boule d'Or, rue de Gouëdic, pour la dernière mise au point, et à la distribution des rôles comme au théâtre, à la différence essentielle que nous n'étions pas certains de gagner les coulisses après la tombée du rideau.

Jean Glâtre et Max Le Bail devaient entrer les premiers, il s'agissait de gens aguerris, peu enclins à déguerpir sans raison valable. Ils devaient entrer comme des visiteurs allant remettre un paquet, puis se transformer en attaquants à l'intérieur de la prison pour neutraliser un ou deux postes allemands de surveillance. Trente secondes plus tard, c'était notre tour, à Raymond Le Flour, 20 ans, Léon Le Du, plus âgé, Jules Yannou et Mordelet, plus âgés également.

Je boitillais tout de même moins depuis une quinzaine de jours...et puis la distance à parcourir depuis le portail jusqu'au bâtiment n'exigeait pas une performance exceptionnelle. Les autres camarades feraient le guet dans les rues avoisinantes. Tout étant préparé, nous avons déposé nos armes dans des anciennes mangeoires à chevaux, au fond de la cour du café,

puis chacun est reparti jusqu'au lendemain.

Ai-je bien dormi cette nuit là, j'ai une bonne mémoire mais je ne m'en souviens pas. Je me suis levé comme à l'accoutumée, vers six heures et demie le lendemain matin et j'ai avalé mon bol d'orge grillé, puis j'ai dit à ma mère :

*"Maman je prends ma carabine !*

*Une carabine avec le temps qu'il fait ! Qu'est ce que tu mijotes ?"*

Difficile de tricher plus longtemps, je n'en avais pas le cœur. Les deux frangins, eux, étaient au courant.

J'ai donc tout raconté à ma mère ce que j'allais faire. Elle n'a pas pleuré ni essayé de me dissuader, mais elle est restée sans mot dire pendant un instant. Puis ; *"Si tu crois que c'est ce que tu dois faire, je ne veux pas t'empêcher, mais je vais prier pour vous"*.

Je l'ai embrassée rapidement et j'ai enfourché mon vélo. A sept heures et demie, j'étais à la Boule d'Or où j'ai garé mon vélo, bien utile pour l'handicapé que j'étais quand même. Nous avons pris nos armes et par petits groupes nous nous sommes dirigés vers la prison. Personne ne songeait trop à rire, il n'y avait vraiment pas de quoi...

Un peu après huit heures, Max et Jean sonnent à la porte de la prison, le sort en était jeté. Trente secondes plus tard, Raymond Le Flour et moi-même passons la porte et courons vers le bâtiment, suivis des deux ou trois autres copains de même groupe d'attaque.

Cependant, les indications que nous avions sur la position des portes étaient par trop sommaires et avec Raymond, nous avons dépassé la porte désignée.

Heureusement, Léon Le Du, déjà un chevronné de par son âge, nous a fait signe et montré la porte en question.

Il l'a ouverte brutalement et nous avons fait irruption dans la pièce où se tenait la garde.

Nous avons braqué nos mitraillettes sur des soldats ahuris, presque surpris en plein sommeil. "*Nicht Kapout, Nicht Kapout*", imploraient-ils.

Nous n'étions pas des assassins, nous les avons désarmés sans problème.

Pendant ce temps, les portes s'ouvraient, d'autres camarades nous avaient suivi peu après et c'était une cavalcade dans les couloirs menant à la sortie.

Il n'y avait pas de temps à perdre, et nous bousculions les gars, plus peut-être que nous l'aurions souhaité.

J'ai eu le temps de reconnaître parmi eux un camarade cheminot, François Deunff. Il n'était pas très frais, chacun s'en doute, et il ne s'avait comment nous remercier ; il pleurait, balbutiait des mots sans suite comme quelqu'un qui s'éveille d'un cauchemar ; il ne restait plus en principe à son compteur que quelques heures à vivre.

L'instant n'était pas aux épanchements, nous avons poussé les copains et avons rejoint la Boule d'Or où nous avons déposé notre armement, sauf mon pistolet fétiche, le 7/65 qui me suivait partout ou presque.

Quelques uns parmi les copains libérés avaient déjà rédigé leur lettre d'adieu que l'aumônier allemand devrait faire parvenir aux familles.

Je ne sais ce que sont devenues ces missives.

J'espère seulement qu'elles n'ont pas été la risée d'une soldatesque avide de souvenirs qui les déshonoraient.

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*

# LE SOLEIL SE COUCHE A L'EST

## JUIN 1940

Les poilus de 1914/1918 les avaient reconnus, c'était bien les mêmes, seules les moutures avaient changé.

Ceux qui paraient sur le champ de Mars en ce mois de Juin 1940 chevauchaient les destriers d'acier des temps nouveaux et halant les odeurs d'huile surchauffée et la poussière des routes de la victoire.

Leurs pères, les uhlands, n'étaient pas parvenus jusque là.

Peut-être leurs montures, faites de chair et de sang n'étaient-elles pas assez fougueuses. Pourtant, leur élan avait semblé irrésistible.

## LA RESISTANCE

Peu habitués aux pétarades de ces monstres agressifs dans notre petite ville tranquille de St Briec, nous nous sentions encore plus petits que nous étions. Les camarades qui, comme moi, ne comptaient encore que dix-sept printemps regardaient d'un œil méfiant et hostile ces Chars qui venaient de balayer notre armée.

Notre armée, nous la connaissions peu. Le 71<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie qui prenait garnison à la Caserne Charner n'avait jamais donné cette impression de puissance ; nos soldats n'avaient pas cette allure, nous devions le reconnaître.

Mon père, avec ses compagnons de misère, s'était colleté avec eux de Charleroi jusqu'à la Mame, et maintenant, il rageait de voir les fils lui voler sa victoire.

La France semblait vaincue, l'Angleterre allait sombrer, c'était sûr, et dans peu de temps, Attila l'avait proclamé à la face d'un monde craintif et médusé.

Ce même jour, c'était le 18 juin, un homme, un Français lançait de Londres, la capitale du dernier pays du refus, des paroles à contretemps. Il parlait d'espoir alors que l'emblème nazi flottait dans toutes les cités d'Europe ou presque.

Depuis septembre 1939, je voyais des pensionnaires s'arrêter en gare de St Briec, déguster un chocolat chaud ou un café avant de repartir ; j'étais benévole depuis mes seize ans pour aider au foyer et je m'étais fait ma petite idée sur notre armée, une idée tout à fait fautive puisque je n'y connaissais rien.

Malgré tout, en ces jours de défaite je ne pouvais m'empêcher de comparer, toujours à ma façon... Ignorant qu'à mon tour, un jour, je n'aurais pas plus fière allure.

Les nazis n'ont pas mis des mois pour prendre en mains tous les pouvoirs, chaque décision devait avoir l'aval de la Kommandatur, le pays se trouvait prisonnier,

Il disait que la France avait perdu une bataille, pas la guerre.

Qui pouvait croire à de telles paroles ?

Quelques uns y eurent, passionnément, courageusement, malgré l'épisode douloureux de Mers El Kebir, où plusieurs centaines de marins Français furent les victimes de l'entêtement collectif des états-majors habitués comme toujours à calculer en chiffres et statistiques, plutôt qu'en vies perdues et en souffrances endurées.

même si tous n'étaient pas derrière les barbelés, à côté des un million cinq cent mille jeunes soldats pris au piège.

Cependant, les paroles d'un certain exilé commençaient à mûrir, il n'avait fait qu'exprimer ce que quelques uns pensaient.

Quelques sabotages par ci, par là obligeaient l'ennemi à resserrer sa parole, il devrait se croire en pays conquis, non en pays ami. Des réseaux de résistance se constituaient, alimentés par des ouvriers aussi bien que par des intellectuels.

Je n'en n'avais pas connaissance, en cette première année d'occupation, je crois,

ainsi que la plupart des copains, que nous essayions de vivre notre jeunesse le plus normalement possible. Mais si nous avions la jeunesse pour nous, les parents se bagarraient avec les premiers tickets de rationnement ; ce rationnement qui les gênait davantage que le couvre-feu institué.

A la maison, le père et la mère devaient se décourager quelquefois : cinq jeunes à nourrir, l'aîné, à peine vingt ans, la dernière âgée de huit ans...et de si bons appétits que c'en était une calamité !!! Le père, s'il avait ragé en juin 1940, conservait toujours sa rancune tenace, il disait quelquefois : vous verrez, un jour, ils seront battus. Je le connais bien, ils ont fait le même coup en 1914. Enfin, un peu moins. Quand même, après les grandes années d'équinoxe, viennent les basses mers !

Le mieux, c'est qu'il y croyait !!!.

Radio Paris donnait des informations qui nous donnaient la chair de poule : Invasion de la Russie le 22 juin 1941, prise de Liew le 19 septembre, 660 000 russes tués ou prisonniers. La BBC que nous écoutions malgré les brouillages et les interdictions se voulait optimiste : Leclerc avait pris Koupra.

La France restait dans la guerre ; en décembre l'Amérique entrant dans la lutte. *"Vous voyez, avait dit le père à cette occasion, c'est comme en 1917, les américains vont envoyer contre eux tout le matériel qu'ils fabriquent, et croyez-moi, quand*

*ceux-là s'y mettent !"*

Mille neuf cent quarante deux commençait mal, surtout chez les russes qui ne savaient comment s'y prendre pour arrêter la poussée nazie. Peut-être leur grand chef avait-il fait d'énormes erreurs, le verdict serait sans pitié.

Pendant ce temps, dans tous les pays occupés, la résistance s'organisait, recrutait, formait ses réseaux de l'Ombre pour des opérations futures.

Je passais devant la gare avec Ernest, un de mes frères, lorsque quelqu'un, sur le trottoir, nous interpelle :  
*" - Salut, les frangins !"*  
*- Tiens, c'est André Guilloux, dit Ernest.*

Et sur ce, nous descendons de vélo pour lui dire bonjour. Nous discutons cinq minutes puis il nous dit : *"On boit un café, d'accord"* puis il nous précède pour entrer dans un des bistrotts situés devant la gare.

La conversation s'est poursuivie, à bâtons rompus, ce qu'il nous disait était passionnant : Après avoir suivi l'Ecole des Officiers à Saumur, il était parti pour le front en qualité d'Aspirant, il avait combattu avec courage jusque sur les ponts de la Loire avec ses camarades de promotion, puis il s'était terré pour ne pas se faire prendre.

Il nous connaissait "par cœur", et vice et versa, il s'est alors confié : Il s'était engagé dans un réseau de résistance, en zone libre et, présentement, il était chez sa mère incognito, cela va de

soi. Nous avons donc parlé résistance, puis il nous a dit : Qu'en pensez vous ?

Ce que nous en pensions, il s'en doutait bien. C'est ainsi que ce jour de mars 1942, mon frère et moi avons intégré la résistance.

Inutile de vous dire qu'un tel engagement ne faisait l'objet d'une signature au bas d'un contrat dûment paraphé. La parole d'honneur suffisait.

J'avais dix-neuf ans, Ernest vingt et un.

En août 1942, je devenais cheminot suite à un concours passé à Rennes. Ce n'était pas le métier dont j'avais rêvé, mais il me permettait de rester à St Briec et surtout, dans l'immédiat, de ne pas être désigné pour travailler en Allemagne.

Moi qui n'étais pas chaud pour un tel emploi, j'entrais dans les bureaux au dépôt de St Briec. Le dépôt de St Briec, en 1942, c'était plus de six cents travailleurs : roulants, ouvriers, sédentaires, employés de bureau.

Le milieu cheminot, je connaissais : petit fils et fils de cheminot, habitant de surcroît un pavillon des chemins de fer de l'état, je connaissais près de la moitié des gars. Ces gars là, vous vous en doutez, n'avaient pas le nazi en odeur de sainteté.

Au début, quand je consultais la liste du personnel pour une raison quelconque, il m'arrivait de demander : *"Tiens, celui-là, il y a un signe devant son nom ? Et il n'est pas au dépôt"*. Le chef de

bureau me répondait "Ah oui, on est sans nouvelles de lui" ou bien "Il s'est fait muter à...!"

Je savais qu'il y avait un ou plusieurs groupes de la résistance au dépôt mais je ne savais comment les contacter. L'approche était délicate. Je soupçonnais bien quelques gars d'en faire partie, mais personne n'avait le droit de se découvrir. Aussi, comme le frangin, lui aussi devenu cheminot, nous assumions notre rôle dans notre groupe sans prendre d'autres initiatives.

Cependant, la résistance ne prenait pas tout le temps, loin de là, seul le danger restait constant.

Il fallait pourvoir à notre subsistance et les tournées de ravitaillement dans les campagnes environnantes suppléaient en partie le déficit des cartes d'alimentation. A notre âge, nous prenions les bons côtés de la vie avec beaucoup de simplicité, car il y avait des bons côtés, la jeunesse en trouve toujours. Tel, un bon repas chez une connaissance, avec quelquefois du pain blanc en supplément, ou une belle balade en vélo lorsque l'état des pneus le permettait.

Insensiblement, la ruée ennemie se ralentissait sur tous les fronts. Les sables du désert Lybien ou les ruines de Stalingrad amputaient l'armée allemande de la fleur de sa jeunesse. Chez nous, la répression, malheureusement, devenait plus méthodique, la gestapo se faisait efficacement seconder par la milice Française qui essayait

d'infiltrer les groupes de résistants et y parvenait quelquefois.

Des copains du dépôt se faisaient rafler dans la rue ou à la sortie des cinémas, nous devions être vigilants de plus en plus, l'ennemi affinait ses traîtrises. Je faisais maintenant partie de deux groupes, ayant rejoint un groupe de cheminots. Il ne s'agissait pas là d'un avantage, mais enfin, c'était ainsi.

1943 arrivait sur son déclin, il ne se ferait pas regretter, la pénurie s'accroissait, les tournées de ravitaillement ne bouchaient plus les trous, les plus jeunes des frères et sœurs en subissaient le contrecoup, attention aux scolioses ou autres fragilités quand viendrait l'âge adulte. L'hiver devenait glacial, la cuisinière dite à charbon, de la maison consumait tout ce qui pouvait brûler ; l'économie de combustible n'était pas un vain mot.

Au mois d'août, j'avais dû passer la visite médicale pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne. Le Docteur Moy, vieil ami de la famille, m'avait déclaré inapte sans autres complications.

Sur le front de la guerre de l'ombre, les pertes se faisaient importantes, un de nos chefs, mais j'ignorais le fait à ce moment, décédant en juillet, victime des plus affreuses tortures.

En Italie, le régime fasciste s'effondrait, là-bas, la résistance avait fait du bon travail.

Au dépôt, nous étions un peu l'arme au pied, nous at-

tendions les ordres...et de l'armement.

L'armement nous manquait d'une façon criante, aussi bien que les explosifs pour endommager les installations... à croire que nos alliés se méfiaient de nous, malgré les demandes pressantes des représentants de notre pays exilés à Londres.

Comme il n'était pas question de se battre à mains nues, les actions n'étaient que sporadiques, ponctuelles, mais ne rataient pas leur but. Les parachutages ont fini par se faire, au compte goutte si bien que tel groupe possédait deux fois plus d'armes qu'il ne lui en fallait, et que tel autre restait pratiquement démuné !

Enfin, tout cela s'est coordonné à peu près, il y avait moins d'abondance mais moins aussi de pénurie, si l'on peut dire. Les jours passaient, les allemands reculaient, le père l'avait bien dit, nous arrivions dans les basses-mers.

Janvier 1944 voyait les alliés débarquer à Anzio, en Italie les résistants, les partisans, préparaient le terrain dans toute l'Europe. A notre tour, il fallait mettre la pression sur l'occupant, le harceler sans répit, en un mot lui faire souhaiter de retourner chez lui et de se débarrasser d'un dictateur qui entraînait son peuple dans un immense désastre.

Cependant, les troupes ennemies devaient se plaire dans la région car elles ne semblaient pas disposées à s'en aller, au contraire. De

nouvelles fortifications jalonnaient la côte, des batteries d'artillerie se camouflaient, dans l'attente d'un débarquement que nous espérions depuis si longtemps. Nous vivions notre sixième hiver de guerre, dont cinq en compagnie de nos cousins "germains". Dans ces cinq ans, combien de camarades avons-nous perdus ?

Certains avaient été fusillés, d'autres avaient rejoint les maquis, quelquefois très loin : Le Vercors entre autres - lieux du Massif Central. D'autres enfin étaient partis en convois misérables dans les wagons à bestiaux de l'autre côté du Rhin, jusqu'à la frontière polonaise.

De ces derniers, ainsi que des autres, les familles étaient sans nouvelles. Et nous, combien de temps allons nous tenir ? Nous étions jour et nuit à la merci d'une courageuse dénonciation anonyme, ou d'une rafle organisée à l'improviste, comme on ramasse les chiens errants de nos jours.

Nous nous y étions habitués, et cela ne nous empêchait pas de dormir, ni de nous amuser quand nous en avions le loisir.

Il faut préciser que la résistance ne consistait pas seulement en une lutte armée, ce n'était pas envisageable avec si peu de moyens dont nous disposons. Pour mon compte personnel, je me suis longtemps contenté d'un simple pistolet de police 7/65. Il existait mille manières de résister, les cheminots et bien d'autres avec eux ont imaginés maints

procédés. Malheureusement, les moyens de transport et les voies de communication étaient les premiers visés. Les équipes de roulants n'étaient plus en sécurité sur leurs machines. Les Mosquitos et autres avions de bombardements légers de l'aviation alliée s'en donnaient à cœur joie : "On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs", devaient-ils penser. Seulement, les œufs appartenaient au même poulailler.

Au dépôt, plusieurs chauffeurs et mécaniciens ont été victimes de ces mitraillages, laissant veuves et orphelins pour les pleurer... Pourtant, les sabotages s'organisaient, nous avons eu un parachutage d'explosifs, j'en gardais une réserve à la maison des parents, probablement de quoi la faire sauter, et avec elle tout le quartier.

De toute façon, la tranquillité n'existait pas pour nous, milice et gestapo arrivaient sans crier gare. Nous n'ignorions nullement qu'il ne faisait pas bon de tomber dans leurs griffes : le supplice de la baignoire et la pendaison par les pieds, et autres aimables chatouillis, nous en avons entendu parler, plusieurs réseaux s'étaient trouvés anéantis suite aux aveux lâchés par des copains qui n'en pouvaient plus de souffrir !

Je dois dire que, si nous l'avons déploré, nous n'avons jamais condamné nos malheureux camarades : qu'aurions nous fait à leur place, c'était la grande question que nous nous posions quelquefois.

En avril, les sabotages s'in-

tensifiaient ; les voies ferrées sur Brest, Paris, Pontivy, Dinan étaient l'objet de la sollicitude des plastiqueurs et déboulonneurs de rails, et la grande colère des autorités allemandes et à la fureur noire de leur police qui ne savait de quel côté le garder. C'est en mars ou avril qu'avec des camarades, nous avons fait sauter des pylônes électriques du côté de la Vallée du Gouët ; nous partions le soir à la tombée du jour, entre chien et loup, munis de notre maigre armement et de notre charge de plastic ; il fallait se faufiler pour ne pas attirer l'attention de guetteurs éventuels, mais nous y arrivions ; arrivés à pied d'œuvre, il ne restait plus qu'à placer le plastic, y enfoncer le détonateur après l'avoir écrasé... et repartir aussi discrètement que nous étions arrivés !

Un peu plus tard, nous nous en prenions aux installations du dépôt de la ville Berns avec autant de réussite, la chance était encore de notre côté ; nous pensions : "pourvu que ça dure !..."

Toutes ces installations, pylônes, matériel ferroviaire, demandaient du temps pour être remises en état. Rien que pour l'année 1944, les chemins de fer seraient l'objet de 3136 sabotages par explosifs, 834 déraillements, 972 sabotages divers tels que erreurs d'aiguillages, changements d'étiquettes de destination des wagons...

Dans les dépôts, les ouvriers savent immobiliser les locomotives en leur retirant une pièce essentielle. Les cheminots compteront d'ail-

leurs 300 fusillés et 3000 déportés. Et l'aube du 6 juin se levait.

Le commandement allemand n'ignorait pas qu'un signal serait donné pour déclencher l'alerte générale dans la résistance.

Un agent double, membre de l'Abwer, avait communiqué ce signal au QG allemand. Les radios ennemis guettaient les ondes passionnément, et quand ils l'entendirent début juin, ils le transmittèrent à leurs chefs qui alertèrent leurs supérieurs.

Il s'agissait des vers de Verlaine, tirés de "chanson d'automne" :

"Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne".

Ces premiers vers signifiaient que le débarquement se fera dans les prochains jours.

Les 2-3-4 juin, l'attente du 2<sup>ème</sup> signal se prolongea quand, par fois, retentit la 2<sup>ème</sup> partie :

"Blessent mon cœur  
d'une langueur  
monotone"

Ce jour là, la XV<sup>ème</sup> armée allemande fut mise en alerte.

Ce jour là, par quel miracle, la VII<sup>ème</sup> armée allemande ne fut pas avertie. Or, cette VII<sup>ème</sup> armée couvrait la côte de l'embouchure de la seine au cotentin, elle allait recevoir le plus formidable assaut de la guerre, endormie, sans généraux, sans ordre de bataille, sans blindés...

Inutile de dire qu'à notre échelon, nous ignorions la signification des vers du poète... En Bretagne, il y aura au moment du débarquement environ 7000 hommes dans le Morbihan, 2500 dans les Côtes du Nord, 2500 en Ille et Vilaine, 6500 en Loire atlantique, 1000 dans le Finistère.

A peine 1 sur 2 était armé sur ces 19500. Un mois plus tard, début juillet, ils seront plus de 30000 résistants. Les premiers soldats tombant du ciel seront les parachutistes du Colonel Bourgoïn. Des combats féroces eurent lieu dans le centre Bretagne, St Marcel, Plésidy, Duault, combien de lieux acquirent durant ces mois, une sanglante célébrité.

L'ennemi n'étant plus sûr de ses arrières devait maintenir dans nos régions des troupes qu'il aurait volontiers engagées sur le front de Normandie.

La résistance, durant juin et juillet, était engagée à fond dans des combats souvent inégaux à cause de la disproportion des armements.

Les bombardements augmentaient encore d'intensité, le dépôt de St Briec était visé mais s'en tirait bien, comme l'avait dit un copain : "heureusement qu'ils n'ont pas le compas dans l'œil !"

Les allemands résistaient avec acharnement dans les bocages normands, les habitants payaient très cher l'honneur d'avoir leur province libérée la première.

Peu à peu, pourtant, la supériorité en matériel des troupes alliées faisait la différence, l'ennemi pliait, se repliait, mais en bon ordre dans l'ensemble.

Vers la fin juillet, les américains approchaient de St Briec.

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*

## La Résistance : Manière d'être ou manière de faire ?

La deuxième définition est la meilleure parce qu'elle joint la théorie à la pratique.

Comment des pylônes électriques disparurent du paysage à Saint-Brieuc un certain soir de mars en avril 44.

« C'est d'accord les gars, on se retrouve après demain soir au café de l'abattoir après le boulot, pas trop tard pour voir clair, pas trop tôt pour ne pas être vu. »

Nous étions quelques uns ce jour là, réunis pour décider du jour, comme des bûcherons en forêt décident du meilleur moment de l'abatage des plus beaux ou des plus gênants des chênes. Nos chênes à nous étaient construits de fer et de béton, et la hache et le harpon n'avaient guère d'utilité. Il s'agissait, ni plus ni moins, une fois de plus, de harceler l'ennemi, de le gêner au maximum et l'opération que nous envisagions répondait en tous points à ces intentions. Quoi de plus gênant que d'être privé d'électricité à haute-tension ?

Il avait donc été décidé de faire sauter les pylônes électriques auxquels étaient accrochés les fils distribuant ce courant dans une bonne partie de la Bretagne.

L'opération, en théorie, s'annonçait simple et facile ; le danger n'est pas palpable sur un plan, mais, enfin, nous étions des volontaires, des

résistants et tant pis pour les copains qui, le surlendemain, passeraient tranquillement leur soirée à la maison.

Le lendemain, journée normale de travail avec, blottie au fond de nous, un peu d'excitation, normale elle aussi.

Le surlendemain, jour J, au boulot, nous n'avons pensé qu'au soir qui n'en finissait pas d'arriver.

Chacun a regagné son logis pour une heure ou deux, le temps de casser la croûte. A quoi pensions-nous, à table, en train de souper en famille. Il fallait raconter sa journée, répondre aux questions les plus diverses des parents, des frères et sœurs, sans rien raconter de nos préoccupations immédiates, ce n'était pas très simple.

Puis, repas expédié, chacun sortait comme pour faire un tour avec les copains... mais avec dans les poches, plastic et détonateurs, et armement léger pour ceux qui en avaient.

Quant à moi, j'avais laissé mon pistolet 7/65 dans ma cache habituelle, me doutant bien que si nous étions surpris par les nazis, un simple pistolet ne vaudrait pas plus qu'un lance-pierres.

Du tertre de la Villette au café de l'Abattoir, il faut à peine dix minutes à bicyclette car j'avais pris mon vélo au cas où... on ne sait jamais, le

retour pouvait être plus mouvementé que l'aller. Il faisait encore clair quand nous nous sommes trouvés au Café de l'Abattoir. Hélas, je n'ai pas dans l'esprit le nom des copains.

Nous avons précisé les rôles, fixé les objectifs. Je faisais équipe avec mon frère Ernest et il nous avait désigné un des pylônes du tertre Notre-Dame. Quittant le café par équipes de deux en prenant bien sûr toutes les précautions d'usage, nous avons emprunté le petit chemin longeant l'abattoir et se dirigeant vers le bois Boissel. Il s'agissait d'un sentier bien tranquille, un coin où les allemands n'avaient pas l'habitude de se promener surtout le soir, entre chiens et loups ; malgré tout, plus nous approchions des pylônes, plus nous devenions vigilants, c'est que des bottes ferrées et cloutées *made in Germany*, claquent moins sur la terre que sur les pavés, et nous pouvions être surpris à tout moment.

Quelques minutes plus tard, nous nous sommes regardés, le frangin et moi, « notre » pylône se dressait à moins de trois cent mètres. On n'irait pas jusqu'à dire qu'il semblait nous narguer, ce serait trop facile, mais enfin, il impressionnait. De plus, un poste allemand se situant non loin de là, nous ne devons pas nous découvrir plus que nécessaire.

Nous nous sommes approchés au maximum, nous faufilent parmi les buissons et les herbes hautes et nous sommes restés là, attendant que la lumière du jour se transformât en une pénombre complice.

Ce moment est vite arrivé. Le matériel, explosifs et détonateurs, fin prêt, il ne restait plus qu'à grimper sur les socles de béton, ce que nous avons fait prestement, puis après avoir enfoncé les dé-

tonateurs, nous avons repris la route du café de l'Abattoir, toujours en prenant mille précautions. J'ai enfourché mon vélo ; avant la nuit je retrouvais la maison. J'ai ouvert la fenêtre de ma chambre qui donnait dans la direction du Terre Notre-Dame et j'ai attendu. Le feu d'artifice s'est déclenché moins d'une heure après mais les artificiers n'étaient plus là. Il est vrai que nous n'étions plus aux 14 juillet d'avant guerre. Le lendemain matin, ainsi que

mon frangin et les copains, je retournais au travail pour préparer d'autres célébrations aussi flamboyantes.

Voilà ce que fut un sabotage parmi tant d'autres, pas plus compliqué que cela ! Seulement... seulement... il fallait oser et prendre certains risques... non négligeables.

Paul AUFFRAY

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*

## MONUMENT AUX MORTS DES CHEMINOTS 1939 – 1945

### MORTS SUR LE CHAMP DE BATAILLE EN 1940

LUCAS Auguste – ajusteur  
MARTIN Martial – manoeuvre  
PERROT Henri – ajusteur

### MORTS PAR LES MITRAILLAGES ALLIES

GOUINGUENET Pierre (2.12.42) mécanicien  
QUEQUINER François (14.2.43) mécanicien  
JAFFRELOT François (21.3.43) mécanicien  
BOIVIN Louis (20.5.43) élève mécanicien  
HUBERT Robert (7.10.43) mécanicien  
RABIN Louis (15.11.43) mécanicien  
GUILLERM Henri (15.11.43) chauffeur de route  
EGRON Raymond (21.5.44) chauffeur de route

### RENVERSE SUR SA MACHINE PAR UN CAMION ALLEMAND

PERROT Pierre (14.4.44) mécanicien de manoeuvre

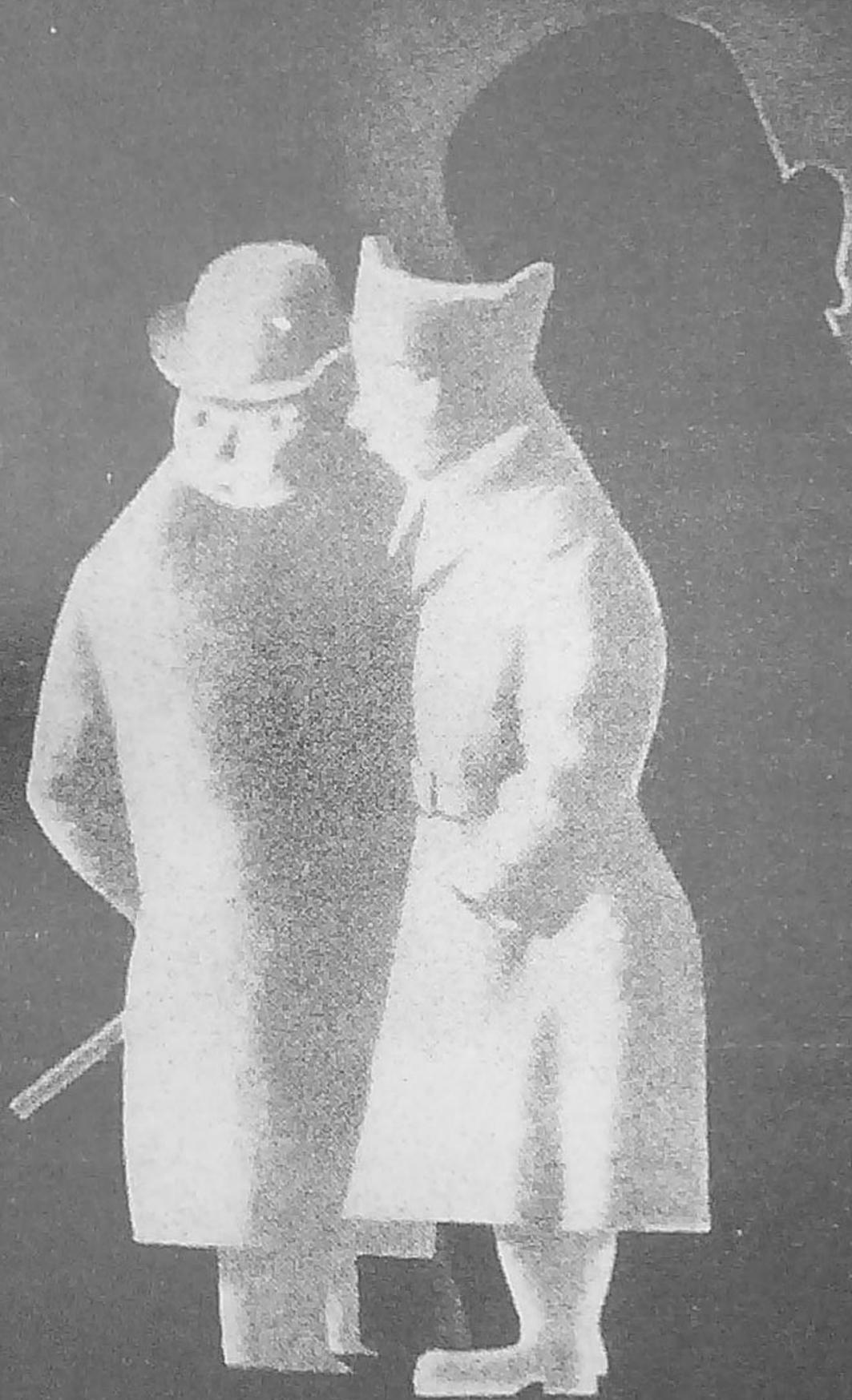
### FUSILLES ET MORTS DE LA RESISTANCE

LERBET Marcel (27.1.43) aide ajusteur  
MARHIC Michel (3.8.44) apprenti  
LEFFONDRE Louis (3.8.44) manoeuvre  
SYLVESTRE Francis - mineur ouvrier  
LE CARS Jean - Manoeuvre  
HAMON Eugène

### MORTS EN DEPORTATION

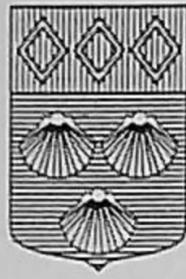
LORANT Henri (17.2.44) aide ajusteur  
CORDON Marcel - attaché

# SILENCE



PAUL  
COLIN

# L'ENNEMI GUETTE VOS CONFIDENCES



Le Plou de Fracan